

## De l'Enseignement Supérieur pour les Femmes <sup>(1)</sup>

"merveilleux"? Peut-être ? De l'émotion qui se dégage du récit, de la vérité que l'on sent envelopper la légende? Peut-être, encore? Cette émotion est si bien dirigée pour être saine constamment, pour ne jamais "faire souffrir".

Peut-être aussi le parfum qui se dégage des œuvres de Julie Lavergne, en général, et de ces "Chroniques normandes" en particulier n'est-il autre que celui qu'exhalait l'âme bonne de l'auteur, âme qu'on sent palpiter dans chaque ligne de ses récits.

La phrase de Madame Lavergne est tellement limpide, tellement vivante est sa narration, qu'il nous vient en la lisant, l'impression d'une source fraîche que l'on verrait couler, que l'on ouïrait chanter et dont le spectacle ne serait jamais monotone, diversifié à l'infini par un jeu savant de rayons et de brises agitant des feuillées.

"La flèche de Caudebec", "le Voyage de M. de Scudéry" et "Aimery de Querceville" sont trois légendes, —la dernière est plutôt un petit roman,—bien différentes de fond, mais racontées avec ce charme profond qui fait que, la lecture finie, on y pense longtemps, des bribes du récit chantant dans notre pensée, lors même que le travail ou la lutte journalière semble l'absorber toute.

En effet, n'est-il pas des lectures parfois agréables dont l'impression est fugitive parce qu'elles ne disent rien à l'âme, et d'autres dont le charme ne s'efface pas parce que le cœur aussi bien que l'esprit en est pénétré.

Ainsi il en est des "Chroniques normandes" de Julie Lavergne, et c'est pourquoi ceux qui aiment la lecture saine, belle et bonne, les liront avec tant de goût.

COLETTE.

L'abondance des matières nous force, cette semaine, à remettre le "Coin de Fanchette" à la prochaine livraison.

Ce problème de l'enseignement supérieur pour les femmes se pose devant nous comme une interrogation; tous les pays l'étudient à l'envie; notre race française au Canada n'y a pas encore prêté attention. Mesdames, ne sommes -- nous pas en ceci les premières intéressées; n'est-ce pas à nous qu'incombe spécialement le devoir de nous en occuper, d'en pénétrer la portée, d'en mesurer les effets et d'en favoriser l'exécution si nous y découvrons une source féconde de développement individuel et social?

Il est bon de nous entendre tout de suite sur ce qui fait le caractère de l'enseignement supérieur. L'enseignement supérieur consiste-t-il à parcourir le cycle complet des connaissances humaines, et une personne qui apprend un peu de tout en est-elle pour cela gratifiée? Ainsi, un collège, un convent, dont le programme est rempli d'une nomenclature complète des sciences modernes donne-t-il pour cela l'enseignement supérieur? Mais, non, vous le savez bien, mesdames; il arrive que des maisons d'enseignement secondaire ont exactement le programme universitaire; quel est donc ce qui les différencie? Dans les premières n'est-ce pas, on ne fait que s'initier à des connaissances que les savants ont bien autrement approfondies; on les effleure, on y jette un coup d'œil superficiel, et tandis que l'humanité a pénétré plus avant dans le sujet que l'on étudie, on en est encore au commencement, à la surface, au début; et en supposant, dans ces conditions, que l'on manifesterait pour ces sciences des dispositions spéciales et un véritable talent, on ne saurait rien produire de très fructueux

et de parfaitement neuf, puisque constamment on serait devancé et distancé par la collectivité humaine; tous nos efforts consisteraient à nous rapprocher du niveau commun, voilà tout; mais non pas à le devancer, à le diriger, à l'entraîner. C'est -- à -- dire, qu'individuellement nous pourrions être un prodige peut-être, mais au point de vue social nous n'ajouterions rien au patrimoine commun; et, ce cas, malheureusement, est trop souvent celui des femmes, lesquelles tout en étant fort bien douées, sont vouées en grand nombre à la médiocrité à cause de l'insuffisance de leur instruction; ce quia fait porter sur nous le jugement sévère que voici: quand même on retrancherait du monde tout ce que le cerveau de la femme a produit, l'humanité n'en serait pas appauvrie.

L'enseignement élémentaire, nécessaire comme première formation, est donc insuffisant en lui-même pour atteindre au succès; il n'est que la première étape dans une voie dont l'enseignement supérieur est le terme. Chaque art, chaque science, comporte à sa base un enseignement élémentaire; puis, c'est en les pénétrant davantage qu'on s'élève insensiblement jusqu'à ce degré maximum, à ce point ascensionnel où il est permis d'inscrire en marge, comme dans un thermomètre gradué: enseignement supérieur.

Cet enseignement, les universités et les conservatoires le donnent, les premiers dans les sciences, les seconds dans les arts. Sans doute, après le stage universitaire beaucoup de choses restent à apprendre, mais le chercheur est alors en état de scruter l'inconnu; ce n'est plus seulement dans les livres qu'il est censé étudier, mais dans la nature; ce n'est plus seulement sa mémoire qu'il orne des richesses acquises par

(1) C'est la première fois, croyons-nous, que le sujet de l'"Enseignement Supérieur pour les femmes" est traité au Canada.—Note de la Réd.